

LOGIQUE INTUITIONNISTE ET CLINIQUE PSYCHANALYTIQUE

Pierre Malengreau

Les références de Lacan à la logique intuitionniste sont multiples. Certaines sont explicites. La plupart sont implicites. Elles dénotent la constance des rapports de Lacan avec les savoirs de son temps. Elles rappellent aussi à quel point son enseignement s'est nourri de philosophie, de mathématique et de logique. Interroger le pas philosophique de Lacan doit partir de là. Il doit partir de ce que Lacan en extrait et des usages qu'il en fait. Ces références de Lacan s'inscrivent dans le fil d'une invitation qu'il adresse aux psychanalystes, d'être eux-mêmes un peu plus logiciens. L'inconscient fonctionne selon une logique qui n'est pas celle du conscient. Il fonctionne selon une logique plus souple, voire « plus faible »¹. Cette logique n'est pas moins intéressante dans la mesure où la présence ou l'absence de certaines corrélations la rend plus difficile à tenir. Une logique faible est une logique qui s'appuie sur un autre abord de la relation entre le vrai et le faux que celui qui prévaut dans la logique classique. Comme le montre par exemple le débat autour des travaux de Brouwer, cette logique suppose de la part de celui qui la soutient un certain engagement, et même un engagement certain qu'il convient de préciser. Cette logique convoque les psychanalystes. La charge leur revient de dire en quoi ils se laissent enseigner par elle.

Mon propos est d'interroger chez Lacan ce que l'intuitionnisme apporte au traitement d'une question qui traverse la dernière partie de son enseignement. Y a-t-il un usage du signifiant maître dans l'expérience analytique qui soit conforme au style de signifiant maître que cette expérience produit ? Le sens précis que le terme de signifiant maître reçoit dans l'enseignement de Lacan lui vient de la linguistique structuraliste. Ce qui définit le signifiant maître est la place qu'il occupe dans la paire signifiante S_1 - S_2 , où un premier signifiant ne prend

¹ J. Lacan, « Place, origine et fin de mon enseignement », *Mon enseignement*, Seuil, Paris 2005, p. 45–46.

sens et signification qu'à partir du deuxième. Cette définition formalise ce qui se passe concrètement quand nous parlons : un phonème, une lettre ou un mot ne reçoit son sens qu'à partir de celui ou de celle qui le suit logiquement. Que ce premier signifiant soit qualifié de maître lui vient de la place dominante qu'il occupe dans le discours du maître.

Le discours du maître est un des quatre discours que Lacan isole dans son séminaire *L'envers de la psychanalyse*. Qu'est-ce qu'un discours ? « C'est un lien social déterminé par une pratique » que J.-A. Miller qualifie de « traitement de la jouissance »². Un discours se définit à partir du lien particulier qu'il établit entre ce qui concerne la prise du sujet dans le langage et une part de sa jouissance. Chaque discours reçoit sa spécificité de la manière dont il traite, agence, articule au langage la jouissance propre à chacun. Que ce soit un lien social veut dire concrètement que ceux qui font partie du même discours peuvent se reconnaître entre eux. Un discours est donc un lien social qui identifie.

C'est le plus patent pour le discours universitaire. Rien de plus semblable d'un universitaire, qu'un autre universitaire. Ils se reconnaissent aisément entre eux par ceci, qu'ils mettent en position dominante un savoir constitué. Ce qui réunit dans une même communauté les sujets hystériques, ce n'est pas forcément leur rapport au maître, mais le fait que chacun se considère comme une exception. Que les analystes fassent communauté au nom du discours qui les identifie, est particulièrement repérable dans la manière dont ils se regroupent et se séparent au nom même de ce qui les réunit. C'est sans doute et curieusement dans le discours du maître qu'il est moins évident de repérer en quoi ceux qui en font partie se reconnaissent. Les maîtres ont plutôt quelque difficulté à se reconnaître entre eux, du moins de leur vivant.

Qu'est-ce qui distinguent ces discours ? Ils se distinguent à partir de ce qui les rend lisibles. Les discours sont des appareils qui traitent la jouissance et qui peuvent se lire chacun à partir du signifiant maître et à partir de la place qu'il occupe dans chacun d'eux. Le signifiant maître définit l'angle de lecture par laquelle nous abordons le moindre discours. Il définit sa « lisibilité »³. Tour à tour moteur, clef de lecture ou repère d'identification, le signifiant maître polarise l'agencement des éléments qui font la trame d'un discours et qui déterminent sa signification.

Dans le discours du maître, le S_1 est un préalable. Il est comme tel indiscutable. C'est de là dont nous partons. Nous l'acceptons ou nous le contestons, mais nous n'y pouvons rien. Comme préalable, le signifiant maître a une do-

² J.-A. Miller, « L'orientation lacanienne », cours du 12/03/03.

³ J. Lacan, *Le Séminaire de Jacques Lacan, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, Seuil, Paris 1991, p. 218.

uble fonction que J.-A. Miller nomme son « double pouvoir »⁴. Le S_1 dans le discours du maître est d'abord le maître du sujet. Le S_1 est un signifiant pour l'identification. Il arrime le sujet à un savoir, et il lui permet d'avoir une place dans l'ordre du monde. Il renvoie aussi au minimum qu'on puisse demander à un analysant. Le minimum qu'on puisse lui demander est qu'il s'intéresse au S_1 qui lui est propre⁵. C'est même une question que le psychanalyste se pose chaque fois lors des entretiens préliminaires. Le sujet qui vient le trouver est-il prêt à chercher ce qui l'arrime dans le monde et à interroger à partir de là ce qui le rend étranger à lui-même ? Ceci désigne un aspect du signifiant maître. Le S_1 n'est cependant pas seulement le maître du sujet. Il est aussi ce qui introduit un point d'arrêt dans le glissement indéfini du signifiant et du signifié. Le signifiant maître n'arrime pas seulement le sujet. Il arrime aussi l'ensemble des signifiants qui font la trame du savoir dans lequel il s'insère.

Dans le discours de l'analyste, « le signifiant maître est un produit et non pas un préalable »⁶. Le S_1 n'y est pas présupposé. Il est à produire. Le psychanalyste invite l'analysant à dire tout ce qui lui vient pour que du S_1 puisse être produit. Il invite l'analysant à traîner à travers ses particularités pour que quelque chose de sa singularité puisse être produite. Il s'agit dans une psychanalyse de produire à partir de l'efflorescence des signifiants, un signifiant tout seul, un signifiant à part. Ce qui fait sa différence, ce n'est pas le fait qu'il serait éventuellement exceptionnel par rapport à d'autres signifiants. Ce qui fait sa différence, c'est le fait qu'il soit chevillé au corps. La spécificité de ce signifiant lui vient de sa rencontre avec le corps. Il renvoie aux dits et aux non dits parentaux qui ont touché la sensibilité pulsionnelle de leur enfant. Il renvoie à ces mots ou ces silences qui font mal ou qui font vibrer. Le signifiant maître que peut produire une psychanalyse se présente comme l'indice, la trace ou la marque de la rencontre toujours contingente entre le langage et le corps. Il faut que quelque chose du langage ait touché le corps et que le corps y ait été pulsionnellement sensible.

Que l'analysant puisse produire dans sa cure un nouveau signifiant maître implique évidemment un certain parcours. Il faut notamment qu'il ait repéré le ou les signifiants qui jalonnent son histoire et qui bruissent dans sa langue. Il arrive alors qu'une analyse menée à son terme produise un signifiant nouveau, un signifiant maître non programmé. Il arrive qu'elle produise l'un ou l'autre trait symptomatique auquel le sujet peut désormais accrocher son existence d'une manière nouvelle, voire inédite.

⁴ J.-A. Miller, « Un effort de poésie », cours du 5/03/03.

⁵ J.-A. Miller, « Le désenchantement de la psychanalyse », cours du 5/06/02.

⁶ J.-A. Miller, « Religion, psychanalyse », *La Cause freudienne* 55, p. 20.

Une question actuelle

La question qui se pose alors est de savoir si le style de signifiant maître produit par l'expérience analytique peut nous aider à penser son usage non seulement dans la cure, mais aussi dans les pratiques qui s'en inspirent. C'est une question actuelle. Elle s'impose à partir des difficultés qui se rencontrent aujourd'hui dans un monde où les problèmes cliniques relatifs à la psychanalyse appliquée à la thérapeutique prennent souvent le pas sur la psychanalyse dite pure ou didactique. La psychanalyse ne se pratique plus aujourd'hui comme il y a trente ans. Nous avons connu une première époque du mouvement lacanien. La pratique de l'analyse était marquée par l'importance que Lacan donne au symbolique dans la direction de la cure. Nous avons connu ensuite une autre époque. Nous sommes passés d'une époque dominée par l'Autre et ses lois, à une époque où la pratique de l'analyse était orientée par l'importance que Lacan donne à la jouissance. C'était une époque où le discours de l'analyste avait encore comme envers le discours du maître et ses vertus. Cela donnait une psychanalyse plus orientée par le sujet de la jouissance que par le sujet du signifiant.

C'est encore notre époque à ceci près que les choses se sont aggravées depuis lors. La version actuelle du discours du maître est différente de celle qui prévalait il y a 35 ans. Lacan considérait en 1970 que le discours du maître était l'envers du discours analytique. Cette réversion des discours est plus difficile à concevoir dans un monde dominé par la recherche standardisée de satisfactions immédiates. Le discours du maître n'est plus aujourd'hui l'envers du discours analytique. Il est, disait récemment J.-A. Miller⁷, son aboutissement. Le discours du maître s'est emparé de ce qui était dominant dans le discours de l'analyste. L'objet plus-de-jouir est ce qui le mobilise. Il en fait sa boussole. Ce qui oriente alors le discours du maître, ce n'est plus le savoir ou les idéaux du maître, mais la quête de jouissance.

Cette situation laisse peu d'issues aux sujets contemporains. Elle ne leur laisse souvent pas d'autre choix que de se réfugier dans un mal être qui sera d'autant plus informé, que la dite jouissance sera présente. Nombres de sujets qui s'adressent au psychanalyste semblent ne plus avoir à leur disposition les moyens nécessaires pour une mise en forme minimale de l'enveloppe formelle du symptôme.

Certains sujets confrontent le psychanalyste à des modes de jouir instrumentés par des actions répétées. Les comportements d'addiction tel l'alcoolisme, la toxicomanie, la boulimie ou l'anorexie sont souvent de cet ordre. Ce qui domi-

⁷ J.-A. Miller, « Une fantaisie », *Mental* n° 16, p. 13.

ne dans ce cas, c'est un mode de jouir qui ne fait pas énigme. D'autres au contraire présentent au psychanalyste une chaîne de substitutions incessantes du chiffrage de l'inconscient. Les plaintes dépressives alternent ici avec un dégoût, une honte, voire une haine de soi. Ce qui se domine ici, c'est plutôt un mode de jouir qui ne cesse pas de faire énigme. Ces sujets confrontent alors le psychanalyste à un discours que nous pouvons faire équivaloir à ce que produisaient certains auteurs du nouveau roman dans les années soixante, à savoir des textes sans ponctuation aucune.

Cette clinique dominée par des problèmes de jouissance rend problématique le rapport à l'Autre, et partant l'usage que nous pouvons en faire. La première clinique de Lacan nous avait appris qu'il y a maldonne à penser qu'il s'agit dans une psychanalyse de comprendre. Comprendre, c'est être transparent à soi-même. Ce n'est pas ce qui est visé. Un psychanalyste ne vise pas à rendre au sujet l'unité que la moindre rencontre avec le réel lui fait perdre. Le moins qu'un psychanalyste puisse lui apprendre est précisément qu'il n'est pas Un mais divisé. Divisé par un inconscient qui le rend étranger à lui-même. Divisé aussi par une jouissance qui échappe chaque fois qu'il croit la saisir.

La deuxième clinique de Lacan qui est encore la nôtre, nous apprend qu'il y a aussi maldonne à penser qu'il s'agit dans une psychanalyse de nommer la jouissance. Il y a maldonne d'abord parce que la jouissance comme telle ne peut être nommée. Par définition, la jouissance est innommable. Une part seulement peut en être élaborée. C'est ce que Lacan nomme l'objet plus-de-jouir, ou encore l'objet petit a. Il y a maldonne aussi parce qu'une jouissance peut toujours en cacher une autre souvent moins recommandable. Il y a maldonne enfin parce que nommer une jouissance peut être une jouissance plus secrète encore, une jouissance du coup plus propice à échapper à toute mise en forme dans un symptôme.

C'est une difficulté pour la psychanalyse. Faire usage du signifiant maître d'une manière qui ne démente pas d'emblée la psychanalyse prend quelque fois pour un psychanalyste la forme d'un défi qui tient moins aux aléas de sa formation qu'aux questions qui lui sont adressées.

Un sujet peut être tenté de se fixer à la part de jouissance qui oriente son existence et qu'une cure analytique lui aura éventuellement permis de cerner. Ça donne un sujet identifié par une jouissance, un sujet unifié dans une position que Lacan qualifie volontiers de cynique. La prééminence des problèmes de jouissance laisse peu de place à la psychanalyse. Est-ce que cela signifie pour autant que nous ne puissions rien y faire ? Ce n'est pas la position de Lacan.

Une part de la jouissance peut être nommée et même instrumentée d'une manière viable, mais cela suppose un usage spécifique du signifiant maître. Cela suppose un style de signifiant maître inédit, un style de S_1 susceptible de

modeler des symptômes praticables, des symptômes pour le désir. C'est à cela qu'interroger les formes pertinentes de la mise en fonction du signifiant maître dans un monde dominé par des questions de jouissance peut nous servir. Cela peut nous servir à répondre plus justement dans le champ de la psychanalyse appliquée à la thérapeutique, en étant assuré que la pratique analytique elle-même pourrait s'en trouver plus juste.

« *D'un autre style* » à « *ce qui secourt* »

C'était ce que Lacan annonçait d'une manière quasi prophétique dans le séminaire XVII sur L'envers de la psychanalyse : « Peut-être est-ce du discours de l'analyste que peut surgir un autre style de signifiant-maître »⁸. Il conviendrait, ajoute-t-il, de le « rapporter à ce qui est en jeu dans la position de l'analyste », lorsqu'il « se met en position [...] d'être l'agent, la cause du désir »⁹. Cette indication est précieuse. Elle peut nous servir de guide et de principe d'orientation. Lacan articule ce qu'il nomme un autre style de signifiant maître à la position du psychanalyste, et même plus précisément, à la position du psychanalyste quand celui-ci se met effectivement en position d'agent dans le discours analytique.

C'est ce qu'indique le terme de « style »¹⁰. Quand Lacan utilise ce terme, il le réfère non seulement à ce qu'un sujet a de plus singulier, mais aussi et surtout à son implication effective dans ce qu'il produit. Quand il est question de style, il est d'abord question de jouissance. Le mode de jouissance qui s'isole et se détache dans l'expérience analytique est « ce qui répond à la question du style »¹¹. Le style de chacun est la marque que sa jouissance laisse dans son mode de parler, voire même dans sa façon d'être. Mais il y a plus dans cette référence au style. Un style « ne se traduit pas, hors l'histoire d'où je parle »¹². Ce qui revient à dire qu'un style est indissociable de l'acte qui le soutient dans une histoire singulière. Il est donc tout aussi bien indissociable des éléments contingents qui sont susceptibles de le modifier. Le style devient dans ce cas synonyme de ce qu'il y a de vivant dans une langue singulière.

Lacan nous invite à inventer, à soutenir un autre style de signifiant maître en la rapportant à l'implication du psychanalyste dans l'expérience analytique.

⁸ J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, p. 205.

⁹ *Ibid.*

¹⁰ H. Freda et J. Attie, « Autour de la question du style », *Lettre mensuelle de l'ECF*, n° 202, p. 12-17.

¹¹ J. Lacan, « Ouverture », *Ecrits*, p. 10.

¹² J. Lacan, « Avis au lecteur japonais », *Autres écrits*, p. 499.

Il nous invite à extraire du discours de l'analyste un style de signifiant maître qui prenne en compte la place qu'il occupe réellement dans ce discours. Aborder l'expérience à partir de cette perspective « nous introduit à ce qui peut être une démarche féconde, non pas de la pensée, mais de l'acte »¹³. Soutenir un nouveau style de S_1 inaugure un nouvel usage du signifiant maître, un usage qui engage le sujet du côté de l'acte.

Mais « ce n'est pas demain la veille du jour où l'on saura ce qu'il est ». Cette phrase annonce une des tâches que Lacan se donne pour la suite de son enseignement. Et c'est donc tout naturellement que nous trouvons quelques années plus tard une formule que nous pouvons considérer comme venant dire ce que serait cet autre style de signifiant-maître. « Qu'est-ce qui secourt », se demande Lacan dans le séminaire *L'unsu que sait de l'une-bévue s'aile a mourre*. « Est-ce le dire ou est-ce le dit ? Dans l'hypothèse analytique, c'est le dire, c'est-à-dire l'énonciation de ce que j'appelle la vérité »¹⁴. D'un côté donc l'annonce d'un autre style de signifiant maître, de l'autre, l'accent mis sur l'efficacité du dire. Pour commenter leur articulation, il faut considérer ce qui vient entre les deux. Ce qui vient entre les deux, c'est l'usage que fait Lacan de la logique intuitionniste. Cette logique fait partie des points d'appui qu'il se donne pour élaborer ce qu'il entend par cet autre style de signifiant maître que peut produire le discours analytique.

Il ne s'agit pas ici de présenter dans le détail les références de Lacan à la logique intuitionniste, mais seulement d'en extraire ce qu'elles apportent pour cerner cet autre style de signifiant maître. Ces références peuvent servir à définir un style de signifiant maître qui soit conséquent avec ce que le discours analytique nous apprend. Elles peuvent servir à définir un style de S_1 qui prenne sa valeur de vérité, non pas de l'Autre, mais de l'usage que nous faisons.

La logique intuitionniste

Ce qu'on appelle la logique intuitionniste est une forme de la logique modale à laquelle Lacan se réfère dans les années soixante-dix. Comme l'a remarquablement montré E. Laurent¹⁵, c'est même une des références majeures du dernier enseignement de Lacan. Cette référence s'inscrit dans un débat autour d'une question qui divisent les philosophes et les mathématiciens depuis l'antiquité,

¹³ J. Lacan, *L'envers de la psychanalyse*, p. 205.

¹⁴ J. Lacan, *L'Unsu que sait de l'Une-Bévue s'aile a mourre*, séance du 11/01/77.

¹⁵ E. Laurent et C. Even, « Lacan et la logique intuitionniste », *Cahier – ACF Val de Loire* n° 7, p. 45–77.

et qui a fait l'objet de vives controverses dans les années 20 entre D. Hilbert et L.E.J. Brouwer (1881–1966)¹⁶. Brouwer était un personnage anticonformiste. Réfractaire aux doctrines qui faisaient autorité, il aimait la controverse. Ses articles font souvent appel à la sagesse et au détachement, mais sa vie était toute autre. Brouwer était un être d'intransigeance et de passion. Les liens d'amitié et d'estime qu'il avait avec Hilbert n'ont pas résisté à leurs désaccords. « Le quasi-fanatisme de Brouwer dans ses grands desseins de réformateur et l'autoritarisme mandarinal de Hilbert transformèrent en affrontement de personnes ce qui aurait dû rester dans le cadre d'une courtoise controverse scientifique »¹⁷. Ces controverses dénotent une différence d'esprit qui a traversé tout le XX^e siècle. Elles ont aussi l'avantage de nous apprendre que nul n'a « le pouvoir d'effacer la dualité de nos instruments de pensée »¹⁸, même si le crédit accordé à la logique déductive a plus facilement la cote dans un monde dominé par la productivité.

Hilbert l'a emporté jusque dans les années 60 où l'intuitionnisme brouwérien refait surface, notamment avec les travaux de G. Kreisler et de A. Troelstra du côté de l'école hollandaise, et avec les travaux de D. Prawitz du côté de l'école suédoise. C'est à partir de cette époque que nous trouvons chez Lacan les traces de son intérêt pour les travaux de Brouwer qu'il considère comme un « personnage considérable dans le développement moderne des mathématiques »¹⁹.

La controverse tournait autour d'une question essentielle en logique : à quelles conditions un objet mathématique doit-il répondre pour que nous puissions soutenir qu'il est vrai qu'il existe ? Deux positions s'affrontent. Les défenseurs de l'orientation formaliste, dont Hilbert, soutiennent que la démonstration de la vérité d'un énoncé ou d'un objet mathématique dépend uniquement d'un enchaînement de propositions formelles. Les défenseurs de l'orientation intuitionniste, dont Brouwer, s'opposent à cette position de principe. Ils soutiennent qu'une démonstration passe nécessairement par l'acte du mathématicien, et partant par l'usage de ses instruments.

Le terme d'« intuitionnisme » est un néologisme qui date de la fin du XIX^e siècle. Il prône une théorie de la connaissance qui s'appuie sur l'appréhension immédiate et effective de la réalité. C'est ce que Brouwer énonce de la manière suivante : « il n'est point de vérité qui n'ait été objet d'une expérience »²⁰. Et c'est ce que Lacan résume dans le séminaire *Encore* en disant : pour poser un « il existe » à partir d'un ensemble infini, « il faut aussi pouvo-

¹⁶ W.P. van Stigt, *Brouwer's Intuitionism*, North-Holland, Amsterdam, 1990.

¹⁷ J. Largeault, *Intuitionnisme et théorie de la démonstration*, recueil de textes, p. 534.

¹⁸ J. Largeault, *Intuition et intuitionnisme*, p. 16.

¹⁹ J. Lacan, « L'objet de la psychanalyse », séance du 15/12/65.

²⁰ L. Brouwer, « Conscience, philosophie et mathématique », in J. Largeault, *Intuitionnisme et théorie de la démonstration*, p. 433.

ir le construire »²¹. Parler de logique à propos de l'intuitionnisme n'est sans doute pas le plus exacte. Il serait plus correct de parler de mathématique intuitionniste²². La logique articule des énoncés au regard de la vérité. Elle utilise pour cela des objets mathématiques susceptibles d'être ramené à un pur jeu de symboles. C'était la position d'Hilbert. L'intuitionnisme soutient que tout ne passe pas par le formalisme logique, et qu'il faut aussi en passer par des objets mathématiques concrets. C'est seulement par extension des débats que le terme de logique intuitionnisme s'est imposé.

La logique intuitionniste prend son appui sur deux actes fondateurs²³. Le premier acte de l'intuitionnisme est un acte négatif. L'intuitionnisme s'appuie au point de départ sur le refus du principe du tiers exclu. Ce principe est au fondement de toute la logique classique. Il pose

« que toute hypothèse est vraie ou non-vraie, mathématiquement »²⁴, et qu'il n'y a donc pas de tiers entre le vrai et le faux. La logique intuitionniste conteste ce principe et admet l'existence de valeurs de vérité tierces entre « vrai » et « faux ». Cela ne signifie pas que le vrai et le faux cessent d'être contradictoires. Le faux reste toujours ce qui est prouvé faux.

La suspension du tiers exclu permet seulement l'admission d'objets mathématiques inachevés, comme c'est le cas quand nous avons à faire au continu ou à des systèmes infinis. La logique intuitionniste « écarte les objets statiques, au profit des objets qui se réalisent progressivement dans le temps »²⁵. Elle admet les objets en devenir, ou encore les objets que nous pouvons qualifier par exemple d'un « peut-être », ou d'un « pas encore ». Un des exemples le plus souvent évoqué est celui du jeu de dés. Un dé n'ayant que six faces, comment calculer la probabilité que tel chiffre apparaisse plutôt que tel autre après avoir jeté les dés un certain nombre de fois ?

Le second acte de l'intuitionnisme est un acte d'affirmation. La mathématique intuitionniste introduit les principes d'analyse nécessaires pour soutenir ces objets mathématiques inachevés. Elle se donne les moyens pour résoudre certaines oppositions, telle l'opposition entre le fini et l'infini, entre le point et le continu. Le terme de construction devient de ce fait tout à fait central. Deux traits en déterminent l'usage.

²¹ J. Lacan, *Le Séminaire de Jacques Lacan, Livre XX, Encore*, Seuil, Paris 1975, p. 94.

²² E. Laurent, « La perception du Un et la réson du zéro », in *Le réel en mathématique*, p. 163.

²³ L. Brouwer, « Base historique, principes et méthodes de l'intuitionnisme », in J. Largeault, *Intuitionnisme et théorie de la démonstration*, p. 446-458.

²⁴ L. Brouwer, « Qu'on ne peut pas se fier aux principes logiques », in J. Largeault, *Intuitionnisme et théorie de la démonstration*, p. 21.

²⁵ J. Largeault, *Intuition et intuitionnisme*, p. 176.

Une construction est d'une part toujours relative aux moyens prescrits ou utilisés. C'est ce qui se passe par exemple en géométrie où une construction exige l'usage d'une règle et d'un compas. Une construction ne se fait pas n'importe comment. « Se réclamer de l'intuitionnisme ne signifie pas tolérer le vague et l'arbitraire »²⁶. Il y a toujours des contraintes, des possibilités et des impossibilités à respecter.

Une construction renvoie d'autre part toujours à une activité qui consiste à réaliser ou à prolonger une figure ou un concept donné. Un exemple classique de problèmes liés au continu est celui que pose la quadrature du cercle, à savoir la construction d'un carré à partir d'une aire donnée par un cercle. Ce problème est insoluble en logique formelle. La solution que propose Lacan à partir de l'orientation intuitionniste est fort simple. Il suffit de prendre une pompe ou un marteau. « Un carré, c'est topologiquement la même chose que ce cercle, car vous n'avez qu'à souffler à l'intérieur du carré, il se gonflera en cercle. Et inversement, vous donnez des coups de marteaux sur le cercle [...] et il fera un carré »²⁷. C'est un bel exemple de solution intuitionniste d'un problème insoluble de manière classique.

Un des moyens essentiels que la mathématique intuitionniste se donne pour soutenir ces constructions sont ce qu'elle appelle les séries sans contrainte (*lawless sequence*), les séries avec contrainte (*lawlike sequence*) et les séries qui passent de l'une à l'autre (*free choice sequence*). J.-A. Miller en a fait un usage précis à plusieurs reprises pour rendre compte de la séance analytique et de ce qu'elle doit à la logique du pas-tout²⁸. Une série sans contrainte est par exemple celle que nous obtenons quand nous disons n'importe quels chiffres qui nous passent par la tête. Une série avec contrainte est par exemple la série que nous obtenons quand nous nommons une succession de chiffres pairs. Nous passons d'une série à l'autre quand nous introduisons par exemple un calcul de probabilité dans une série sans contrainte.

L'usage de cet outil mathématique propre à la logique intuitionniste implique à la fois l'acte du mathématicien et son implication dans le temps. C'est à cet égard que la logique intuitionniste intéresse la psychanalyse. Elle lui permet de préciser ce que Lacan nomme un autre style de signifiant maître. Elle lui permet de cerner cet autre style de signifiant maître par le biais de son usage. Trois références majeures chez Lacan balisent les appuis qu'il trouve dans la logique intuitionniste.

²⁶ J. Largeault, *Intuition et intuitionnisme*, p. 15.

²⁷ J. Lacan, « L'objet de la psychanalyse », séance du 15/12/65.

²⁸ J.-A. Miller, « Algorithmes de la psychanalyse », *Ornicar ?* n° 16 ; « Pour une coordination psy », *La Nouvel Ane* n° 1 ; « Séance et série », *La Quotidienne* n° 14. Cf. P. Malengreau, « La logique de la séance analytique », *Lettre mensuelle de l'ECF*, n° 228, pp. 11–16.

Logique intuitionniste et vérité

La première référence est celle que Lacan utilise pour revisiter le paradoxe du menteur dans son séminaire *D'un discours qui ne serait pas du semblant*²⁹. Il s'appuie sur la manière dont un mathématicien nommé Paul Lorenzen explicite ce paradoxe dans les années soixante. Lacan met en scène un dialogue entre la vérité et nous. Si la vérité comme partenaire nous dit : « je dis vrai », et si elle nous dit ensuite pour nous embarrasser « je mens », elle nous confronte à un paradoxe. Ce paradoxe est identique à celui auquel l'inconscient nous confronte. « Que l'inconscient dise toujours la vérité et qu'il mente, c'est parfaitement soutenable. [...] Qu'est-ce que cela vous apprend ? Que la vérité, vous n'en savez quelque chose que quand elle se déchaîne, quand elle a brisé votre chaîne. Elle vous dit les deux choses (dont) la conjonction n'était pas soutenable ».

Supposons maintenant le contraire. Supposons que nous disions à la vérité qui parle : « ou tu dis vrai ou tu mens », et qu'elle répond : « d'accord, je m'enchaîne à ce que tu me dis : ou je dis vrai, ou je mens ». Dans ce cas là nous sommes perdants à tous les coups. C'est de cela dont il s'agit dans l'expérience analytique. « C'est qu'elle se refuse, la vérité, alors cela me sert à quelque chose. C'est à cela que nous avons à faire tout le temps dans l'analyse ». Qu'elle soit sans contrainte ou qu'elle contraigne par le choix que je lui propose, elle se refuse, et du coup « j'y perds mon latin et ça me laisse à désirer ».

Ce texte contient un usage très particulier de la vérité. Le traitement intuitionniste que Lacan fait subir au paradoxe du menteur déplace l'accent de notre rapport à la vérité. Il y a une situation intermédiaire entre le « je mens » et le « je dis vrai » de la vérité. Qu'elle soit sans chaîne ou qu'elle soit enchaînée, dans tous les cas la vérité se refuse, et c'est quand elle se refuse qu'elle me sert. Dans tous les cas elle me fait perdre mon latin, et c'est alors qu'elle me fait désirer. La position de Lacan est ici résolument intuitionniste : tout comme les objets mathématiques, la vérité ne peut être posée sans être construite. Le refus de la vérité, note E. Laurent dans un remarquable commentaire de ce passage, est son véritable usage³⁰. C'est parce qu'elle se refuse, c'est parce qu'elle n'est pas dans un « c'est écrit d'avance », que je peux avancer dans la construction de mes assertions.

Un court fragment d'analyse permet de préciser ce point. Un sujet obsessionnel était venu à l'analyse pour traiter son peu d'envie de vivre et pour se débarrasser des idées obsédantes qui tournaient autour de l'impression d'être

²⁹ J. Lacan, « D'un discours qui ne serait pas du semblant », séance du 17/1/71.

³⁰ E. Laurent et C. Even, « Lacan et la logique intuitionniste », *op. cit.*, p. 48-52.

à une place qui n'était pas la sienne. Il avait pris l'habitude d'attribuer son mal être au fait qu'il avait été placé dans une famille d'accueil dès sa naissance, et il en avait tiré comme conclusion qu'il était un enfant non désiré. « C'est normal, dit-il un jour avec une hésitation dans la voix. Je suis un rescapé de l'avortement ». La coupure de la séance sur cet énoncé eut pour effet de le rendre équivoque. Était-il le rescapé d'un avortement manqué ou le fruit d'une mère qui avait choisi de ne pas avorter ? L'idée qu'il avait d'être un enfant non désiré s'est trouvée en un éclair détrônée au profit d'une interrogation sur son propre désir : pourquoi donc s'était-il accroché à cette idée pendant toutes ces années ?

Qu'est-ce qui frappe ici ? Ce qui frappe, c'est l'achoppement, c'est l'hésitation à dire ce qui lui vient. L'achoppement annonce une formation de l'inconscient. « Dans une phrase prononcée, écrite, quelque chose vient à trébucher [...]. Là, quelque chose d'autre demande à se réaliser ? »³¹. Par ce trébuchement, l'analysant avertit son analyste qu'une formation de l'inconscient n'est pas loin. Il montre que son inconscient travaille, et qu'il travaille là même où le sujet tente de maîtriser les signifiants qui lui viennent.

Le surgissement de l'énoncé « je suis un rescapé de l'avortement » équivaut au surgissement d'un S_1 . Au moment où le sujet dit cet énoncé, la coupure de la séance lui fait entendre un *un* nouveau, un *un* tout seul en attente d'un S_2 qui n'est encore qu'une absence. Ce *un* tout seul, c'est le *un* du trait de l'ouverture. Ce qui est indiqué par-là, c'est que cet *un* porteur d'absence peut être ouvert ou fermé. Ce n'est pas joué d'avance. La suite dépend de ce que le sujet en fait.

Cette séquence éclairée par la présente référence de Lacan à la logique intuitionniste permet d'isoler deux usages de la vérité. Soit nous faisons du faux une référence, et dans ce cas là nous traquons la vérité là où elle nous enchaîne sur le versant de l'exactitude. Cet usage de la vérité ouvre la porte aux identifications et à ses impasses. Soit nous la déchaînons. « L'interprétation n'est pas mise à l'épreuve d'une vérité qui se trancherait par un oui ou un non, elle déchaîne la vérité comme telle, elle n'est vraie qu'en tant que vraiment suivie »³². Dans ce cas là nous rendons le sujet sensible à l'équivoque. Le rendre sensible à l'équivoque, ce n'est pas seulement faire apparaître le fait qu'un énoncé puisse être vrai ou faux. C'est aussi engager le sujet à se laisser entraîner par le déchaînement que l'interprétation aura opéré. L'ordre de vérité que la praxis analytique engendre a quelque chose à voir avec l'effet d'induction que cette praxis produit. « J'y perds mon latin et ça me fait désirer ».

³¹ J. Lacan, *Le Séminaire de Jacques Lacan, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux*, Seuil, Paris 1973, p. 27.

³² J. Lacan, « D'un discours qui ne serait pas du semblant », séance du 13/1/71.

Logique intuitionniste et « intension/extension »

La deuxième référence de Lacan à cette logique si enseignante pour les psychanalystes se trouve dans le séminaire *Encore*. Lacan utilise explicitement la logique intuitionniste pour construire la partie gauche de son schéma de la sexuation, partie qu'il qualifie de féminine. La position féminine au regard du phallus classiquement situé du côté de l'homme n'est pas d'exclure le phallus. Ce qui distingue la position d'une femme, c'est d'être *pas-toute* prise dans sa référence au phallus. La question qui se pose est de savoir s'il est possible de donner quelque existence à ce qui se réclamerait du *pas-tout*. « On sait par l'extension de la logique mathématique, celle qui se qualifie précisément d'intuitionniste, que pour poser un il existe, il faut aussi pouvoir le construire, c'est-à-dire savoir trouver où est cette existence »³³.

Lacan s'appuie ici explicitement sur l'axiome brouwerien pour définir à quelle condition nous pouvons poser qu'il existe quelque chose ou quelqu'un du côté féminin. Nous pouvons poser que quelque chose existe de ce côté là pour autant que cette existence soit « excentrique à la vérité ». Excentrique à la vérité veut dire qu'il manque un énoncé ou un prédicat qui pourrait la qualifier vraie ou fausse. Les signifiants sont là, mais rien ne vient garantir leur sens, ni prédiquer leur usage. La Femme prise dans un sens générique n'existe pas, mais il y a des femmes. Il manque cependant un énoncé pour dire si c'est vrai ou pas. Il manque un énoncé pour les dire autrement que une par une.

Il y a dans cette page du séminaire *Encore* un aspect de la démonstration de Lacan qui est souvent inaperçu. C'est un aspect pourtant susceptible d'enrichir notre abord d'un autre style de signifiant maître. Ca concerne l'usage que Lacan fait du terme d'extension. Lacan commence par dire que ce n'est pas « du côté de l'extension que nous devons prendre le *pas-toute* ». Il se corrige lui-même un peu plus loin en soutenant qu'il est quand même possible de trouver de quoi poser une existence corrélatrice au *pas-toute*, du côté de l'extension de la logique intuitionniste. Un ajustement s'impose.

Les termes d'extension et d'*intension* nous viennent de la logique où ils ont une signification précise³⁴. Frege pensait « qu'à un prédicat $f(x)$, on pouvait toujours associer une entité $\{x, f(x)\}$ ». On peut toujours associer une entité à ce qui est défini en intension. L'extension définit la classe des éléments qui vérifient le prédicat posé en intension. Si nous considérons par exemple que la valeur prédicative d'une girafe est définie par un certain nombre de caractéristiques comme « c'est un animal avec un long cou et une peau tachée », on dira

³³ J. Lacan, *Encore*, p. 94.

³⁴ E. Laurent et C. Evens, « Lacan et la logique intuitionniste », *op. cit.*, p. 64.

que l'animal girafe, celui que nous pouvons observer, vérifie par extension la définition qui a été posée. L'intension donne une valeur prédicative, l'extension vérifie son existence. L'intuitionnisme considère que l'extension est essentielle. Dire qu'il n'y a « il existe » que construit, revient à dire que l'extension fait partie de la réalité de ce que nous avançons. Nous en avons le pendant dans la cure analytique. Un rêve aussi riche soit-il en image et en signification n'a d'intérêt dans une psychanalyse que si l'analysant en fait quelque chose.

Les termes d'extension et d'intension sont souvent utilisés dans le milieu lacanien depuis que Lacan les a repris, tout en leur donnant un sens quelque peu différent de celui qu'en donne la logique. La référence majeure en est la *Proposition d'octobre*. « Je m'appuierai sur les deux moments du raccord de ce que j'appellerai respectivement la psychanalyse en extension, soit tout ce que résume la fonction de notre Ecole en tant qu'elle présentifie la psychanalyse au monde, et la psychanalyse en intension, soit la didactique, en tant qu'elle ne fait pas que d'y préparer des opérateurs »³⁵. D'un côté donc l'extension, c'est-à-dire ce qui présentifie la psychanalyse au monde, et d'un autre côté l'intension, ce qu'il appelle la didactique.

C'est autour de ce point que la langue de bois joue des tours à l'occasion à ceux qui s'y laissent prendre. Elle joue des tours si nous ne prenons pas en compte ce que la logique intuitionniste nous apprend. Lacan précise à la fin de ce texte la manière dont il reprend ce binôme. « Conformément à la topologie du plan projectif, c'est à l'horizon même de la psychanalyse en extension, que se noue le cercle intérieur que nous traçons comme béance de la psychanalyse en intension »³⁶. Lacan utilise la topologie pour mettre en continuité la psychanalyse en extension et la psychanalyse en intension. Le plan projectif est une figure topologique qui consiste à introduire une boucle intérieure sur le tracé d'un cercle. Le grand cercle est ici identifié en termes de psychanalyse en extension, et le cercle intérieur est identifié en termes de psychanalyse en intension.

Loin d'opposer intension et extension, Lacan s'intéresse plutôt à l'incidence sur la psychanalyse en extension, de quelque chose qu'il situe du côté de l'intension. Ce qu'il situe du côté de l'intension, c'est une béance. E. Laurent³⁷ montre d'une manière éclairant qu'il s'agit là d'un postulat dont l'importance se mesure à ses conséquences. Dire qu'il y a une béance du côté de l'intension veut dire qu'il n'y a pas de définition prédicative du psychanalyste. On ne peut pas dire Le psychanalyste.

³⁵ J. Lacan, « Proposition du 9 octobre 1967 », *Autres écrits*, Seuil, Paris 2001, p. 246.

³⁶ *Ibid.*, p. 256.

³⁷ E. Laurent et C. Evens, « Lacan et la logique intuitionniste », *op. cit.*, p. 64.

Ce qui se construit du côté de l'extension a du coup une fonction essentielle. Il a pour fonction de vérifier la béance de la psychanalyse en intension, et une façon de le vérifier est de la prendre par le bout de témoignages un par un. C'est ce que l'expérience dite de la passe a pour fonction de mettre en œuvre. Elle a pour fonction de vérifier à partir des témoignages d'analysants devenus analystes, que le résultat d'une cure n'est pas de l'ordre d'une identification à une définition prédicative du psychanalyste. Il s'agit de vérifier qu'il y a du psychanalyste un par un. L'usage que Lacan fait de l'articulation de l'intension et de l'extension va ainsi dans le sens d'un refus de la standardisation. Le un par un dans l'extension vérifie l'absence de standardisation du psychanalyste dans l'intension.

Ce qu'il y a dès lors de remarquable dans le séminaire *Encore*, c'est le fait que Lacan fasse le même usage de l'intension et de l'extension à propos de la position féminine. Tout comme il n'y a pas de définition prédicative du psychanalyste, on ne peut pas dire La Femme. Dire que la femme est *pas-toute* veut dire qu'il n'y a pas de définition en intension du prédicat « La Femme ». Lacan se fonde explicitement sur l'axiome intuitionniste : pour poser un il existe, il faut aussi le construire.

Nous avons donc là une utilisation particulière de l'intension et de l'extension. L'accent est mis sur ce qui manque du côté de l'intension, et sur la nécessité de le vérifier du côté de l'extension. Alors la question qui se pose à partir de là est la suivante : pouvons-nous élargir cet abord intuitionniste de l'intension et de l'extension à la psychanalyse elle-même, et partant à l'usage qu'elle fait du signifiant dans l'expérience ?

Logique intuitionniste et « ma pratique, la vôtre »

C'est ce qu'indique la troisième référence de Lacan à la logique intuitionniste. Le texte intitulé *Introduction à l'édition allemande des écrits* est entièrement construit à partir de l'axiome intuitionniste. Il est même sensible, comme le rappelle J.-A. Miller³⁸, que l'axiome intuitionniste lui donne son armature logique. L'inconscient témoigne-t-il d'un réel qui lui soit propre, se demande Lacan ? A quelles conditions pouvons-nous poser l'existence d'un réel propre à l'inconscient ? En le démontrant, répond-il. Lacan précise même la nature de cette démonstration. Le réel propre à l'inconscient se démontre par la place que l'expérience analytique donne à la contingence, c'est-à-dire à ce qui se rencontre comme par hasard. L'analysant découvre que ses déterminations signifiantes

³⁸ J.-A. Miller, « Un réel pour la psychanalyse », *Lettre mensuelle de l'ECF*, n° 161, pp. 25–28.

sont le fruit de rencontres qui auraient pu tout aussi bien ne pas avoir eu lieu. La découverte de la contingence de ses signifiants maîtres et le dévoilement de la jouissance qui leur est attachée lui permettent de vérifier qu'il y a du réel. Elles lui permettent de vérifier qu'il y a dans l'inconscient un impossible à dire, un *Urverdrängt* dirait Freud, qui dépasse tout ce qu'il pourrait en dire.

Ce n'est donc pas une démonstration par déduction. Une démonstration par déduction est une démonstration qui ne laisse rien au hasard, ni au désir du logicien. La démonstration dont il s'agit en psychanalyse n'est pas une simple affaire de logique formelle. Cette démonstration passe par ce qui s'expérimente dans une psychanalyse. C'est une démonstration résolument intuitionniste. Elle implique l'acte de l'analyste, l'acte de l'analysant et le temps qu'il faut pour la faire. Quand on lit ce texte de Lacan, on ne peut qu'être frappé par l'insistance qu'il met sur son engagement effectif dans cette affaire. « L'analyste se définit de cette expérience »³⁹. Il parle du lieu de sa pratique. « Je témoigne d'une expérience, écrit-il encore ailleurs, et il s'agit de voir où cette expérience me conduit par son énoncé »⁴⁰. C'est à cela que nous invitent toutes ces références de Lacan à la logique intuitionniste. Elles nous invitent à cerner un autre style de signifiant-maître non pas à partir de la pensée, mais à partir de l'acte.

« *Ce qui secourt, c'est le dire* »

Les formules de Lacan extraites du séminaire *L'Insu que sait de l'Une-bévue* prennent à partir de là toute leur portée. Ce qui secourt, ce n'est pas le dit, mais « le dire, c'est-à-dire l'énonciation de ce que j'appelle la vérité ». Il n'est pas nécessaire de faire un long détour pour cerner ce que Lacan entend ici par vérité. Il suffit de se référer à ce qu'il en dit à partir de la logique intuitionniste. La vérité me fait perdre mon latin, elle se refuse au savoir, et c'est alors qu'elle me fait désirer.

L'indication est claire. Le dire qui secourt est un dire porteur d'une béance essentielle quant au savoir. Lacan est explicite dans cette séance du séminaire. Il oppose deux usages de la parole : d'un côté ce qu'il appelle le savoir, ou encore le dit de l'inconscient, d'un autre côté ce qu'il appelle le dire, ou encore l'énonciation de la vérité. Ces deux usages de la parole éclairés par la logique intuitionniste dénotent deux styles de signifiant maître, et nous éclairent sur cet autre style de signifiant maître susceptible d'être produit par le discours analytique.

³⁹ J. Lacan, « Introduction à l'édition allemande des *Écrits* », *Autres écrits*, p. 553.

⁴⁰ J. Lacan, « R.S.I., introduction à la publication », *Ornicar ?* n° 2, p. 88.

Dans le discours du maître, le S_1 s'impose du seul fait d'être en position dominante. Le style que nous pouvons lui reconnaître est celui que la logique formelle décrit en termes de déduction. Il suffit de le prendre par un bout et de tirer ce qui vient. C'est somme toute un signifiant assez prévisible. Une fois posé, nous savons à quoi il va servir. Il inaugure le savoir inconscient et il appa-reille la part de jouissance qui nous est accessible.

Son style est dès lors tout aussi bien celui du célibataire. Rien de plus prévisible qu'un vrai célibataire. Rien de plus prévisible qu'un sujet installé dans cette position, non pas pour des raisons de symptôme ou de contingence, mais par choix. Que recherche un vrai célibataire ? Ce qu'il cherche, c'est toujours un autre célibataire. Surtout pas quelqu'un qui pourrait l'extraire de sa position. Ça nous fait rire, mais c'est un rire jaune, car nous avons tous du célibataire en nous. Un signifiant maître qu'on pourrait dire célibataire est un signifiant qui renvoie le sujet à lui-même. C'est un signifiant susceptible de le renvoyer à ce qui le fait Un. Le grand problème pour la psychanalyse disait un jour Lacan, ce n'est pas l'Un, mais l'Autre. Comment concevoir cet Autre lorsque c'est l'Un qui domine ? Tel est l'enjeu de cet autre style de signifiant-maître dont parle Lacan.

Le signifiant-maître auquel nous avons à faire dans le discours de l'analyste est d'abord posé dans ce discours comme produit. C'est toujours de ce que l'analyse produit qu'il faut partir. Et ce qu'elle produit dans le meilleur des cas, c'est ce que Lacan a d'abord nommé un signifiant primordial, avant de parler de S_1 . L'analyse produit un signifiant primordial par rapport auquel le sujet se trouve « pour la première fois en position de s'assujettir »⁴¹. Le signifiant maître que produit le discours analytique est donc un signifiant bien particulier. C'est un signifiant auquel le sujet peut enfin s'assujettir. Le sens est précis. Être assujetti par un signifiant, ce n'est pas être dominé. Ce signifiant maître n'est pas pris par le bout du pouvoir d'unification qu'il exerce à l'occasion. C'est un signifiant qui interpelle, qui divise et qui laisse le sujet dans un premier temps sans recours, démuné. C'est un S_1 tout seul.

On peut se référer à la clinique quotidienne. Il ne suffit pas dans une analyse qu'un sujet puisse repérer par exemple un parole dite ou non dite dans son histoire. L'histoire de chacun est ainsi déterminée par des signifiants qui lui préexistent et qui sont à l'occasion traumatiques. Un sujet peut par exemple découvrir dans son analyse que son prénom est celui d'un enfant mort avant sa naissance, que sa mère voulait qu'il réalise telle figure idéale, ou encore que tel proverbe asséné par son père était omniprésent. Certes, ce sont des signifiants qui peuvent marquer une histoire, mais ce sont des signifiants réduits à la signi-

⁴¹ J. Lacan, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, p. 248.

fication qu'ils reçoivent, des signifiants qu'on pourrait dire « appauvris » du fait d'être trop pris dans une signification.

Ce qui définit le signifiant primordial, ce n'est pas ici qu'il soit supposément archaïque. Ce n'est pas le fait qu'il ait été présent au début d'une histoire singulière. Ca en fait partie. C'est un de ses aspects. Qu'il soit primordial signifie qu'il est premier au regard de tout ce qu'un sujet peut en faire. C'est sur ce point que les références de Lacan à l'intuitionnisme sont précieuses. Elles nous invitent à concevoir ce produit comme un commencement. Comme produit, le S_1 dans le discours de l'analyste « n'est que le commencement »⁴². Son style est celui que le recours à l'intuitionnisme nous permet de reconnaître sous le terme d'induction.

Le terme d'induction est un terme historiquement très chargé. Il se retrouve dans des domaines apparemment aussi différents que la logique, la biologie moléculaire, les mathématiques ou l'électromagnétisme. C'est ainsi qu'on parle d'induction logique, d'induction moléculaire, d'induction transfinie, d'induction magnétique, et même d'induction florale pour désigner ce qui détermine l'apparition d'une fleur à tel moment de la croissance d'une plante. Ce terme fait partie des moyens que la rationalité se donne pour aborder certaines questions relatives à la causalité.

La découverte de nouveaux modèles, de nouvelles règles, de nouvelles lois scientifiques emprunte classiquement deux voies, ou encore deux sortes de rationalité. La première voie est déductive. Le raisonnement déductif consiste à déduire rigoureusement d'un ensemble d'information une information nouvelle. Le syllogisme tel que le définissait Aristote a servi de modèle pendant des siècles. « Tous les hommes sont mortels, Socrate est un homme, donc Socrate est mortel ». A l'époque moderne, la mathématique a supplanté la logique. Elle a montré la stérilité du syllogisme au regard de la fécondité infinie de la déduction de type mathématique.

La seconde voie est inductive. Elle prend son appui sur des faits particuliers, et se pose la question de savoir s'il est possible et à quelles conditions d'en inférer une loi plus générale. Un exemple, tout aussi classique se retrouve dans de nombreux textes : qu'est-ce qui me permet de dire que « tous les corbeaux sont noirs » ? Pour justifier l'emploi du « tous », je suis bien obligé d'admettre que seulement tous les corbeaux que j'ai vus avaient cette caractéristique. Et comme je ne peux voir tous les corbeaux, on dira que j'infère cette généralisation à partir de propriétés remarquées chez quelques-uns. C'est un procédé à la fois banal et pourtant difficile à fonder en raison.

⁴² J. Lacan, « L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre », séance du 08/03/77.

Dans l'induction, la conclusion ne vient pas de prémisses dont elle se déduirait logiquement. Une conclusion par induction suppose un saut plus ou moins arbitraire entre une hypothèse établie à partir de faits particuliers et sa généralisation. Comment rendre compte du degré de vraisemblance d'une hypothèse ? Qu'est-ce qui nous permet de passer d'un nombre fini de faits à une loi applicable à un nombre infini de faits ? Ce problème intrigue le philosophe et traverse toute la philosophie des sciences. Il est au centre de toutes les grandes découvertes scientifiques du XX^{ème} siècle. Le recours au raisonnement inductif a permis à l'homme de science d'édifier des modèles qui lui permettent par exemple de prévoir les phénomènes engendrés par des systèmes qu'il n'a pas créés (la météo, les marées, etc), ou de prévoir comment se comporteront des systèmes matériels qu'il a créés (les barrages, les véhicules spatiaux, etc.).

Ce n'est pas sur ce versant logique de la notion d'induction que Lacan s'appuie. Ce qui l'intéresse, c'est l'usage que les physiciens font de ce terme dans le domaine de l'électromagnétisme. « La vérité en question dans la psychanalyse, c'est ce qui au moyen du langage, j'entends par la fonction de la parole, approche (le réel) dans un abord qui n'est nullement de connaissance, mais [...] comme d'induction, au sens que ce terme a dans la constitution d'un champ »⁴³. La manière dont la psychanalyse met la vérité en question lui permet d'approcher quelque chose de tout à fait réel, même si nous ne pouvons en parler qu'à partir du signifiant. Le réel dont il s'agit n'est pas le réel du discours de la science. Le réel dont il s'agit dans le discours analytique est le réel tel qu'il s'expérimente, voire tel qu'il se démontre, dans une psychanalyse. C'est le réel du symptôme sur lequel le sujet se cogne. C'est le réel de l'effet de sens lorsqu'il touche précisément à ce symptôme.

Ce réel ne s'approche pas par des voies purement formelles ou déductives. Ce n'est pas du côté du savoir déduit qu'il faut se tourner pour l'atteindre. Si c'était le cas, la psychanalyse serait une conception du monde, voire une métaphysique du réel. L'abord du réel en jeu dans une psychanalyse suit une autre voie. Le réel s'appréhende par l'expérience que nous pouvons faire de la vérité dans une psychanalyse. Cette expérience de la vérité a sa spécificité. Le commentaire que fait Lacan du paradoxe du menteur à partir de la logique intuitionniste ouvre la voie. L'expérience de la vérité dans la psychanalyse est l'expérience d'un ratage. La vérité en analyse se refuse, nécessairement. Elle s'expérimente « dans le trébuchement, dans l'action ratée, dans le rêve, dans le travail de l'analysant »⁴⁴. La vérité est ce qui foire, ce qui varie, ce qui ne peut que se *mi-dire*. Elle se refuse. Du coup elle me laisse à désirer, et elle induit chez moi

⁴³ J. Lacan, « Le savoir du psychanalyste », séance du 2/12/71.

⁴⁴ *Op. cit.*, séance du 3/02/72.

plus d'un savoir. Cette expérience de la vérité est ce qui permet d'appréhender le réel par ce que Lacan nomme un abord d'induction au sens que ce terme a dans la constitution d'un champ magnétique. Le terme d'induction n'est donc pas pris dans le sens que lui donne l'épistémologie. Il renvoie ici à la notion de champ, et partant au sens qu'il prend dans l'électromagnétisme.

Un signifiant d'induction est un signifiant qui dépend de ses suites. Il se juge à ce que le sujet en fait et à ses conséquences. Comme tel, il induit un prolongement qui peut le modifier, voire le rendre obsolète. Un signifiant maître qui induit est un signifiant maître qui induit sa propre transformation. Il la programme. Le signifiant maître produit par le discours analytique est donc tout le contraire d'un signifiant célibataire. Cet autre signifiant maître est un signifiant qui laisse une place à ce que Lacan nomme l'Autre véritable. Son Autre, ce n'est pas l'Autre du savoir, ni l'Autre de la jouissance. C'est l'Autre de la contingence, c'est-à-dire cet Autre dont on ne sait pas ce qu'il sera, ni même s'il sera. Toute la fin du séminaire *Encore* porte la marque de cette préoccupation lorsque Lacan avance : « savoir ce que le partenaire va faire n'est pas une preuve de l'amour »⁴⁵. S'y dessine l'espace d'un possible qui a toute sa pertinence logique.

Clinique, épistémique, politique

Les références de Lacan à la logique intuitionniste nous invite ainsi à concevoir un style de signifiant maître qui prenne son efficacité du principe intuitionniste : pour poser un il existe, il faut aussi le construire, et ce aux trois niveaux de l'expérience, clinique, épistémique et politique.

L'enjeu est d'abord clinique. Engager un sujet à ne pas reculer devant un autre style de signifiant maître suppose de la part du psychanalyste une prise de position. Il faut qu'il soit le premier à parier sur l'usage que l'analysant fera de ce signifiant maître, quel qu'il soit. De quoi lui permettre, s'il le décide, de ne pas reculer devant ce qui se dérobe à la connaissance qu'il peut avoir de lui-même. De quoi l'amener tout aussi bien à consentir à ce qui dans ses dires l'engage au-delà de lui-même.

Pris sur le versant épistémique, l'usage que Lacan fait de l'intuitionnisme nous encourage à construire un savoir qui accepte les impasses et les contradictions, les zones d'ombre et les audaces. Son dernier enseignement ouvre la voie d'une clinique qui s'appuie sur l'induction plutôt que sur la déduction, sur la mobilité du savoir plutôt que sur sa stabilité. Il nous invite à un usage du signi-

⁴⁵ J. Lacan, *Encore*, p. 133.

fiant maître qui prenne sa valeur du style qu'il se donne, c'est-à-dire de ce que nous en faisons et de ce qui, de ses conséquences, nous échappent.

Enfin, la dimension politique de l'axiome intuitionniste pourra être à l'image de ce qu'il fut pour le mathématicien Brouwer lui-même, c'est-à-dire ouvert à un usage qui dépasse ses frontières. Il nous reste à témoigner que la béance de la psychanalyse en intension n'est pas un vain mot, et que nous sommes disposés à faire de l'extension un lieu où puisse se vérifier cette béance. Une façon de le faire est de ne pas reculer à faire usage de cet autre style de signifiant maître lorsque la clinique nous l'impose. Une autre façon et non des moindres est de prendre le risque de la conversation avec ceux-là même qui ont fait le choix d'autres orientations psychanalytiques que celle que nous soutenons.

Il y a sans aucun doute mille et une façons de perdre son latin. La psychanalyse éclairée par l'intuitionnisme nous invite à prendre au sérieux ceci, que le seul « il existe » qui vaille est celui que nous construisons tant qu'il nous fait désirer.